



BULLETIN DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

BIFAO 49 (1950), p. 23-43

Georges Michailidis

Vase en terre cuite portant une inscription philosophique grecque [avec 1 planche].

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711523	<i>Bulletin de liaison de la céramique égyptienne 34</i>	Sylvie Marchand (éd.)
9782724711400	<i>Islam and Fraternity: Impact and Prospects of the Abu Dhabi Declaration</i>	Emmanuel Pisani (éd.), Michel Younès (éd.), Alessandro Ferrari (éd.)
9782724710922	<i>Athribis X</i>	Sandra Lippert
9782724710939	<i>Bagawat</i>	Gérard Roquet, Victor Ghica
9782724711547	<i>Le décret de Saïs</i>	Anne-Sophie von Bomhard
9782724710915	<i>Tebtynis VII</i>	Nikos Litinas
9782724711257	<i>Médecine et environnement dans l'Alexandrie médiévale</i>	Jean-Charles Ducène
9782724711363	<i>Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE)</i>	

VASE EN TERRE CUITE

PORTANT UNE INSCRIPTION PHILOSOPHIQUE GRECQUE

(avec une planche)

PAR

G. MICHAÏLIDES.

Vase trouvé à Akhmim. Fait au tour, de forme cylindrique approximative, son périmètre variant entre 0 m. 36 et 0 m. 30, il mesure 0 m. 32 environ de hauteur et s'évase légèrement vers l'orifice avant de s'élargir en un rebord dont le diamètre extérieur atteint 0 m. 115 et le diamètre intérieur 0 m. 09 (voir, pour les mesures intérieures, p. 25, fig. 1, et pour l'aspect général pl. I). Le fond se termine en une pointe très obtuse et contenait des fibres de papyrus réduit en poudre. Terre cuite épaisse, grossière, de couleur rouge foncé, avec à sa surface des empreintes de paille et d'impuretés diverses accidentellement incrustées avant la cuisson; matière, en somme, très analogue à la terre cuite dite du Fayoum et que l'on trouve un peu partout en Égypte à l'époque romaine. A égale distance des deux extrémités se lit, en une écriture noire, très cursive, de neuf lignes, l'inscription suivante (voir pl. I) :

‡ Ἀγάλματα Ὀσίριδος καὶ Ἰσίδος ἀνθρωπομόρφων καὶ ζωομόρφων θεῶν ὅλη φθαρτῇ πο(ι)ήσαντες θεοὺς καλοῦσιν † μωρόν τὸν πλάσαντα σὲ πλάττειν. ‡ Τὴν ἀσώματον, ἀφανῆ, ἀμήχανον καὶ ἄϋλον φύσιν οὐ πλάσῃην εἰκάσασαι (sic) δυνατόν ἐστι. † Νοήσει γὰρ οὐ χερσὶ ἐράπτεσθαι τοῦ θεοῦ δυνατόν. ‡ Εἷς δὲ καὶ μόνος ναὸς θεοῦ ὁ κόσμος.

‡ Des statues d'Osiris et d'Isis, de dieux à face humaine et à face animale, les ayant façonnées d'une matière périssable ils les appellent dieux. † Sottise que de créer celui qui t'a créé. ‡ L'incorporelle, invisible, inconcevable et immatérielle nature, il

n'est point possible à un modelleur de la représenter. ⁴ C'est par l'intellect, en effet, non par les mains qu'il est possible de se saisir du divin. ⁵ Il est un seul et unique temple de dieu, le monde.

Ligne 1. — Par les *Métamorphoses* d'OVIDE, chap. II, et le *Περὶ Ἰσιδος καὶ Ὀσίριδος* de PLUTARQUE nous savons combien le culte de ces deux divinités s'était répandu dans le monde gréco-romain. Isis serait même devenue, suivant Apulée, la *summa numinum et deorum dearumque facies uniformis*, la déesse *cujus unicum numen, multiformi specie, ritu vario, nomine multijugo, totus veneratur orbis* ⁽¹⁾.

Ligne 2. — On connaît les vers railleurs de Juvenal sur les divinités égyptiennes :

*Quis nescit, Volusi Bithynice, qualia demens
Aegyptos portenta colat, etc., XV, 1 seq.*

Voir également chez PLUTARQUE *Περὶ Ἰσιδος καὶ Ὀσίριδος* et nombre d'écrivains païens, Juifs ou Chrétiens, des jugements méprisants sur la zoolatrie ⁽²⁾. Faut-il rappeler ici que la religion égyptienne fut tout particulièrement en butte aux persécutions des autorités romaines? Mais tandis que l'aspect zoomorphique de cette religion était raillé ou persécuté, il y en avait un autre qui s'était imposé aux hommes les plus cultivés, par son mystère, sa profondeur et son antiquité. Notre texte, lui, ne fait aucune distinction entre les deux et les rejette au même titre. Il est aussi possible que l'aversion pour les idoles soit due en partie à la crainte de l'emploi magique que l'on pouvait en tirer, ainsi qu'il ressort du premier Pap. de Leyde : ὅπως δῶς θεῖαν καὶ μεγίστην δύναμιν τούτῳ τῷ ξοάνῳ καὶ ποιήσης αὐτὸ δύνασθαι καὶ ἰσχύειν... ψυχὰς μετατρέπειν, πνεύματα κινεῖν, ἀντιδίκους ὑποτάσσειν, φιλίας στηρίζειν... Ὀνείρους ἐπιφέρειν, χρησμοδοτεῖν, πάθη τε ψυχικὰ καὶ σωματικὰ καὶ ἀσθενεῖαν... ποιεῖν ⁽³⁾

⁽¹⁾ APULÉE, *Métamor.*, XI, 5; édit. Helm, Lipsiæ 1907, p. 269.

⁽²⁾ Voir Ch. CLERC, *Les théories relatives au culte des Images*, p. 184, n. 3, une liste de

tous ces écrivains.

⁽³⁾ Cité par ABT, *Die Apologie des Apuleius von Madaura und die antike Zauberei* (Rg. Vers. und Vorarb., Giessen 1908), p. 298.

Ligne 3. — ὕλη, d'après la première lettre visible, l'espace libre et le contexte c'est le seul mot possible, croyons-nous. Cf. ORIGÈNE, *C. C.*, III, 40, ἡ κοινή ἔννοια ἀπαιτεῖ ἐννοεῖν ὅτι Θεός οὐδαμῶς ἐστὶν ὕλη φθαρτή. Cf. aussi SÉNÈQUE :

Sacros, inquit, immortales, inviolabilesque deos in materia vilissima atque immobili dedicant. Habitus illis hominum, ferarumque, et piscium, quidam vero mixtos ex diversis corporibus induunt. Numina vocant, quae si spiritu accepto subito occurrerent monstra haberentur ⁽¹⁾.

Le mot Θεός signifiait à l'origine, ainsi que le fait remarquer Zeller ⁽²⁾, un objet d'adoration mais plus tard les philosophes déplacèrent le sens de ce mot; Empedocle appelant dieu la sphère, Diogène d'Apollonie l'air etc. Ποιήσαντες le copiste a écrit ποήσαντες par erreur. Cf. la formule d'inscription sur statues : ὁ δεῖνα ἐποίει, ἐποίησε.

Ligne 4. — καλοῦσιν dans le sens de nommer, cf. ὃν Βριάρεων καλέουσι Θεοί ⁽³⁾. Pour μωρόν, cf. εὐχεσθαι τοῖς ἀγάλμασιν ἡλίθιον ἐστίν ⁽⁴⁾. Le verbe πλάσσω est employé simultanément dans le sens de créer et de façonner, cf. PLATON, πλάττομεν οὔτε ἰδόντες οὔτε ἰκανῶς νοήσαντες Θεόν ⁽⁵⁾. Genèse, 1, 27, ἐποίησεν et Gen., 2, 8, ἐπλασεν; il est intéressant de citer à ce propos la remarque de Philon ⁽⁶⁾ : l'un πεπλασμένος est le ἄνθρωπος γήινος l'autre est le ἄνθρωπος οὐράνιος.

Ligne 5. — ἀσώματον. Communément σῶμα s'oppose à esprit, âme; ἀσώματος a donc le sens d'incorporel, cf. APULÉE : *Unus et solus summus ille*

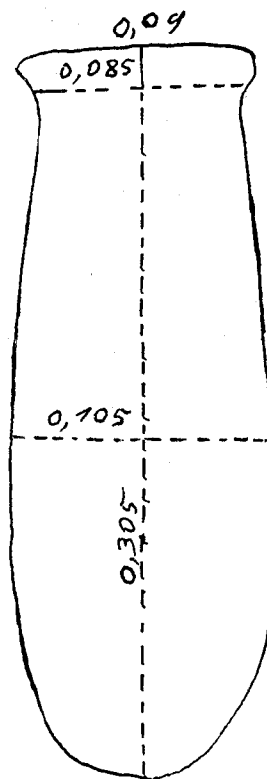


Fig. 1.

⁽¹⁾ SÉNÈQUE, *Fragmenta*, n° 34, éd. Lemaire, vol. 4, p. 397.

⁽²⁾ Eduard ZELLER, *Die Philosophie der Griechen (erster Teil, fünfte Auflage)*, Leipzig 1892, p. 230.

⁽³⁾ HOMÈRE, *Il.*, I, 403.

⁽⁴⁾ ORIGÈNE, *C. C.*, V, 35; VII, 66.

⁽⁵⁾ PLATON, *Phaedrus*, 246, éd. J. Burnet, Oxford 1905.

⁽⁶⁾ PHILON, *Leg. alleg.*, I, 49.

ultramundanus et incorporeus, quem patrem et architectum hujus divini orbis superius ostendimus ⁽¹⁾. Pour les Épicuriens cependant qui ne connaissaient point l'esprit et qui disaient corps non par opposition à esprit mais par opposition à vide (remarque de Gassendi) ⁽²⁾ *ἀσώματον* serait le vide. Cf. Olympiodore : *καὶ μὴ νομίζητε ὅτι οἱ φιλόσοφοι λίθους τιμῶσι καὶ τὰ εἶδωλα ὡς θεῖα ἀλλ' ἐπειδὴ κατ' αἴσθησιν ζῶντες οὐ δυνάμεθα ἐφικέσθαι τῆς ἀσωμάτου καὶ ἀύλου δυνάμεως* ⁽³⁾. Pour *ἀφανῆ*, cf. Sophocle *τὰν ἀφανῆ θεὸν* ⁽⁴⁾. Pour *ἀμήχανον*, cf. Philon aux yeux de qui Dieu est *ἄρρητος* et *ἀκατάληπτος*.

Ligne 6. — Pour *ἄυλον*, voir commentaire précédent, citation d'Olympiodore. *Εἰκάσασαι*, erreur du copiste ancien pour *εἰκάσαι*. En ce qui concerne le sens général des lignes 5 et 6, cf. ORIGÈNE, XII, 12 : *Νοῦν γὰρ καὶ φρόνησιν αὐτὴν μὲν καθ' αὐτὴν οὔτε τις πλάστης οὔτε τις γραφεὺς εἰκάσαι δυνατός ἐστι.* Aussi ORIGÈNE, XII, 76 : *Οὐκ ἦν διὰ τῆς τέχνης μιμεῖσθαι.*

Ligne 7. — *νοήσει*, cf. PLATON, *τὸ μὲν δὴ νοήσει μετὰ λόγον περιληπτὸν* ⁽⁵⁾ et plus loin *τοῦτο ὃ δὴ νόησις εἴληχεν ἐπισκοπεῖν* ⁽⁶⁾. Le verbe *νοέω* peut signifier percevoir par l'entremise des sens *οὐδ' ἄρα Τηλέμαχος ἶδεν ἀντίον οὐδὲ νόησεν* ⁽⁷⁾ ou percevoir par la réflexion, comprendre, *αὐτὰρ ἐγὼ θυμῷ νοέω καὶ οἶδα ἕκαστα* ⁽⁸⁾. Le mot *Θεῖον* dans le sens de divinité, cf. HÉRODOTE, *ἐπιστάμενόν με τὸ θεῖον πᾶν ἐὼν φθονερόν τε καὶ ταραχῶδες ἐπειρωτᾶς ἀνθρωπῆϊων πρηγμάτων πέρι* ⁽⁹⁾. Dion Chrysostome dans son Olympique emploie fréquemment l'expression *τὸ θεῖον*. Pour le sens général de cette phrase, cf. PLUTARQUE ⁽¹⁰⁾, *ἄγαλμα δὲ οὐδὲν ἔμμορφον ποιοῦμενοι διετέλουν, ὡς οὔτε ὅσιον ἀφομοιοῦν τὰ βελτίονα τοῖς χείροσιν οὔτε ἐξάπλεσθαι θεοῦ δυνατόν ἄλλως ἢ νοήσει.*

⁽¹⁾ DE PLATON., I, 11, 12.

⁽²⁾ GASSENDI, *Phys. sect.*, I, lib. I, cap. 5.

⁽³⁾ OLYMPIODORE, *Πράξις*, 46, 74-76.

⁽⁴⁾ SOPHOCLE, *Oed. à Col.*, 1556. Cf. *θεὸν δὲ ποῖον εἰπέ μοι, νομιστέον; τὸν πᾶνθ' ὁρῶντα καὐτὸν οὐχ ὁρώμενον.* EURIPIDE, *Frag.* 1115, ed. A. Nauck, Lipsiae 1902.

⁽⁵⁾ PLATON, *Timée*, 28 a.

⁽⁶⁾ PLATON, *ibid.*, 52 a.

⁽⁷⁾ HOMÈRE, *Odys.*, XVI, 160.

⁽⁸⁾ *Ibid.*, XVIII, 228.

⁽⁹⁾ HÉRODOTE, I, 32.

⁽¹⁰⁾ PLUTARQUE, *Vit. Num.*, 8.

LUCRÈCE : *Tenuis enim natura deum longeque remota
sensibus ab nostris animi vix mente videtur ;
quae quoniam manuum tactum suffugit et ictum,
tactile nil nobis quod sit contingere debet.
Tangere enim non quit quod tangi non licet ipsum.* V, 147-152.

Cf. CICÉRON, *Epicurus... docet eam esse vim, et naturam Deorum, ut primum non sensu, sed mente cernatur* (N. D., I, XVIII) *speciem Dei percipi cogitatione, non sensu : nec esse in ea ullam soliditatem* (N. D., I, XXXVII) ⁽¹⁾.

Ligne 8. — Cf. Ποῖος δ' ἂν οἶκος τεκτόνων πλασθεῖς ὑπὸ δέμας τὸ Θεῖον περιβάλοι τοίχων πύχαις. EURIPIDE, *Fr. inc.*, 1116, éd. A. Nauck, 1902. Au seul et unique temple qui est le monde, opposer *Epit. aux Corinthiens*, chap. III, 16-17 : οὐκ οἶδατε, ὅτι ναὸς Θεοῦ ἔσται, καὶ τὸ πνεῦμα τοῦ Θεοῦ οἰκεῖ ἐν ὑμῖν et ce passage de MIDRASCH RABBAH, *Gen. Section*, V, 34 : « Lorsque Dieu dit à Moïse : « Construis-moi une demeure. » Moïse s'étonna intérieurement et pensa : « Comment ? la gloire divine ne remplit-elle pas tous les mondes, « comment peut-il désirer que je lui construisse une demeure » ? Et il lui fut répondu : « Moïse tu m'as mal compris. Je ne demande qu'une demeure « de vingt coudées de long et huit de large ; bien plus, je descendrai et concentrerai ma gloire sur une seule coudée carrée. » La comparaison de ces deux textes avec le passage de notre vase met en relief la différence qui a toujours existé entre la conception philosophique et la conception religieuse de Dieu. D'ailleurs, le mot ναός, temple, n'a pas toujours eu la même signification ⁽²⁾. « Religion » viendrait de « lier » ; ce n'est pas tant l'homme qui est lié à son dieu mais, ainsi que le fait remarquer Westermarck ⁽³⁾, plutôt le dieu qui est lié à l'homme. Le dieu, suivant ce concept primitif, est lié à un objet (betyl), à un lieu. Le temple qui prend la forme d'une demeure pour l'idole ou plus tard pour la divinité immatérielle est ce lieu auquel le dieu est lié, qu'il est

⁽¹⁾ « Refuse, avait déjà dit Empedocle, toute créance aux sens : que la pensée seule te fasse connaître la réalité ». Mullach, p. 2, v. 57.

⁽²⁾ Voir DAREMBERG et SAGLIO, *Diction.*, s. v. « templum ».

⁽³⁾ WESTERMARCK, *L'origine et le développement des idées morales*, trad. R. Godet, Payot, Paris 1928, t. II, p. 569 et 639 ainsi que les notes au bas des pages.

contraint par les rites de consécration de remplir de sa présence et où, par conséquent, les prières ont le plus de chance de l'atteindre. Notre passage marque le commencement d'un nouvel ordre d'idées; la divinité désormais libérée de tout lien se trouve partout dans le monde.

Ligne 9. — κόσμος est ce que l'on appelait préalablement φύσις ἡ τῶν πάντων. C'est Pythagore ⁽¹⁾, dit-on, qui le premier employa le mot dans le sens que lui donnèrent les philosophes. Cf. LUCIEN, πολλήν τινα παρείχε τὴν ἀπορίαν πρῶτον μὲν αὐτὸς οὗτος ὁ ὑπὸ τῶν σοφῶν καλούμενος κόσμος· οὐ γὰρ εἶχον εὔρεῖν οὐθ' ὅπως ἐγένετο οὔτε τὸν δημιουργὸν οὔτ' ἀρχὴν οὔθ' ὅτι τὸ τέλος ἐστὶν αὐτοῦ ⁽²⁾.

Pour le sens général de la dernière proposition, cf. LUCRÈCE, V, 146-147 :

*Illud item non est ut possis credere, sedes
esse deum sanctas in mundi partibus ullis.*

Et CICÉR., *nec sequer magos Persarum, quibus auctoribus Xerxes inflammasse templa Græciæ dicitur, quod parietibus includerent deos, quibus omnia deberent esse patentia ac libera, quorumque hic mundus omnis templum esset et domus* ⁽³⁾. Dieu, dit Philon ⁽⁴⁾, est le grand citoyen de l'univers, κόσμου πολίτης, les autres êtres ne sont que des πάροικοι.

Inspiré par la philosophie grecque mais contenant des expressions analogues à celles d'un docteur chrétien comme Origène ⁽⁵⁾, quelle serait la date de notre texte? La paléographie ne peut nous être ici d'un grand secours, la

⁽¹⁾ PYTHAGORE, *apud Photius Biblioth.*, Cod. 659.

⁽²⁾ LUCIEN, *Ἰκαρομένειππος*, 756, éd. Car. Iacobitz, Leipzig 1909. Cf. « Nam κόσμος non ornamentum tantum significat, ut in his locis perperam accipitur interpretibus, sed positionem, ordinem, *Θέσις καὶ τάξις* : cum res suo quæque ordine ac loco ponitur, Hesychius : κόσμος, τάξις... Eodem modo et Aegyptiis, cum verbum *χῶ* positionem et situm significet, pro mundo etiam usurpatum est. Unde nomen illius Regis Thebaeorum *Χωμαιφθά*, quod Eratosthenes interpretatus est

κόσμον φιλήφαιστον. Cf. SALMASII, *Notæ et animadversiones in Epictetum et Simplicium*, p. 169. Je cite d'après une vieille édition que je possède (Lugduni Batavorum ex Officina Ioannis Maire, cI' I' c XL).

⁽³⁾ CICÉRON, *De legibus*, II, X.

⁽⁴⁾ PHILON, *De cherub.*, I, 161.

⁽⁵⁾ Les ressemblances que nous avons constatées plus haut avec des phrases d'Origène prouveraient que les chrétiens et les païens de l'époque avaient un style commun et se faisaient réciproquement des emprunts.

surface fruste du vase et l'emploi d'une écriture cursive ayant notablement déformé les lettres. Mais à qui lit attentivement ces lignes, un écho semble parvenir de vieilles polémiques bien connues. Il y eut une période de l'histoire, savons-nous, où le culte des images, encore vivant parmi le peuple, fut âprement discuté par la classe pensante; c'est le ^{II}^e siècle de notre ère ⁽¹⁾. Le paganisme n'avait pas encore définitivement péri, étouffé sous cette multitude de dieux en pierre et en bois ⁽²⁾ que lui reprochaient les chrétiens, il cherchait à se renouveler par la méthode allégorique ou syncretique qui nous a valu toute une littérature riche et touffue ⁽³⁾. C'est de cette époque (le ^{II}^e ou, tout au plus, le début du ^{III}^e siècle après J.-C.) que nous pouvons dater notre texte.

Les quelques remarques et citations qui précèdent nous ont déjà fait connaître chez les Grecs, un état d'esprit contraire à la représentation de la divinité par des idoles. Ces simulacres on les vole sans qu'ils puissent se défendre ⁽⁴⁾; leur extérieur brillant et précieux cache un troupeau de rats ⁽⁵⁾; on les adore quoique ce soient les œuvres d'artisans vulgaires ⁽⁶⁾ et la matière dont ils sont faits peut servir à fabriquer un bassin ou un ustensile affecté aux usages les plus humbles ⁽⁷⁾. Sans qu'il soit nécessaire de nous étendre davantage sur

⁽¹⁾ On trouvera dans Ch. CLERC, *Les théories relatives au culte des images chez les auteurs grecs du II^e siècle après J.-C.*, une étude approfondie de toutes ces polémiques.

⁽²⁾ Cf. EUS. P. E., V, 36, 2-3. P. G. t. XXI, col. 401 τρις γὰρ ὡς ἀληθῶς μύριοι εἰσιν ἐπὶ χθονὶ πουλυβοτείρῃ, οὐκ ἀθάνατοι, ἀλλὰ λίθινοι καὶ ξύλινοι δεσπόται ἀνθρώπων...

⁽³⁾ Cf. V. BORTZLER, *Porphyrius Schrift von den Götterbildern*, p. 71.

⁽⁴⁾ ἐῷ γὰρ λέγειν (dit Cyniscos s'adressant à Zeus et aux autres dieux dans le Ζεὺς ἐλεγχόμενος, 8, de Lucien) ὅτι καὶ ληστεύεσθε ὥσπερ ἡμεῖς καὶ περισυλᾶσθε ὑπὸ τῶν ἱεροσύλων καὶ ἐκ πλούσιωτάτων πωνέσονται ἐν ἀναρεῖ γίγνεσθε· πολλοὶ δὲ καὶ κατεχωνεύθησαν ἤδη χρυσοὶ ἢ ἀργυροὶ ὄντες, οἷς τοῦτο εἴμαρτο δηλαδὴ.

⁽⁵⁾ Brillantes extérieurement de plaques pré-

cieuses, les statues sont à l'intérieur : ὑπό-
ξυλοι... μῶν ἀγέλας ὅλας ἐμπολιτευόμενας
σκέποντες. Lucien, Ζεὺς τραγωδός 8. Même
thème repris par les chrétiens, cf. TERT.,
Apol., 12, 29. Milvi et mures et araneae. Voir
aussi Lucien, ὄνειρος ἢ ἀλεκτρώων, 24.
ἦν δὲ ὑποκύψας ἰδὼς τὰ γ' ἐνδον, ὅψει μοχλοῦς
τινας καὶ γόμφους καὶ ἥλους... ἐῷ λέγειν
μῶν πλῆθος ἢ μυγαλῶν ἐμπολιτευόμενον
αὐτοῖς ἐνίοτε.

⁽⁶⁾ Cf. PLUTARQUE, *De repugn. stoic.*, 6 :
προσκυνοῦσι δὲ τὰ ἔδη καὶ στεφανοῦσι τοὺς
ναοὺς οἰκοδόμων ὄντας ἔργα καὶ βαναύσων
ἀνθρώπων.

⁽⁷⁾ ATHÉNAGORE, *Legat.*, XXVI, in fine. Cf. un
Juif hellénisé PHILON, *De vit. contempl.* (Cony-
beare, p. 36) ξόανα καὶ ἀγάλματα... ὧν τὰ
ἀδελφὰ μέρη καὶ συγγενῇ λουτροφόροι γεγόνασι
καὶ ποδόνιπτρα...

ces plaisanteries et ces sarcasmes des cyniques, sceptiques, athées qui foisonnaient, surtout vers la fin du paganisme, ou des nombreux hommes de lettres et mondains, simplement influencés par les idées qui alors avaient cours, il nous suffira de glaner parmi les œuvres qui nous restent des plus grands esprits de la Grèce, pour voir se dévoiler à nous une pensée ininterrompue, constamment hostile à l'anthropomorphisme de la religion courante.

Pythagore, rejetant toutes les fables des poètes ⁽¹⁾, disait avoir rencontré dans l'Hadès, où il s'était rendu, Homère lié à un arbre et mordu par un serpent, ainsi qu'Hésiode attaché à une colonne, en punition de ce qu'ils avaient mal parlé des dieux ⁽²⁾. Empédocle condamnait lui aussi les poètes, pour avoir représenté les dieux sous forme humaine ⁽³⁾. Les traditions héroïques ne sont que des contes de bonnes femmes, ἀπερ αἱ γραῖαι ἄδουσι, écrit Platon ⁽⁴⁾. « Si les chevaux ou les bœufs se font des images de Dieu, disait Xénophane, ils le représentent sous la forme d'un cheval ou d'un bœuf. » ⁽⁵⁾ Il est un dieu très grand parmi les dieux et les hommes, proclame-t-il, qui ne ressemble point par la forme aux mortels, ni par la pensée.

εἷς θεὸς ἐν τε θεοῖσι καὶ ἀνθρώποισι μέγιστος
οὗ τι δέμας θνητοῖσιν ὁμοῖος οὐδὲ νόημα

XÉNOPHANE, ap. Clem. Alex. Strom., V, 14, 109. P. G. t. IX, col. 165.

Héraclite d'Ephèse, Anaxagore de Clazomène, Zenon sapent toutes les notions religieuses primitives *tollit omnino insitas, præceptasque cognitiones Deorum* ⁽⁶⁾. Les dieux ne peuvent avoir de sexe, déclare Phèdre l'Épicurien ⁽⁷⁾, et Strabon, sans être un philosophe, semble s'opposer aux idoles ⁽⁸⁾, comme d'ailleurs tous les hommes cultivés de son temps. Les docteurs et apologistes chrétiens n'auront qu'à puiser plus tard dans ce riche arsenal légué par les philosophes grecs, pour trouver des arguments à lancer contre le paganisme ⁽⁹⁾. Ce dernier

⁽¹⁾ JAMBELICH., *Vit. Pythag.*, c. 32, p. 176.

⁽²⁾ DIOGÈNE, *Laert.*, VIII, 21.

⁽³⁾ AMMONIUS, *Ad. Aristot. de interpret.*, fol. 54 a.

⁽⁴⁾ LYSIS, 5, p. 214, édit. Bekker.

⁽⁵⁾ *Fragm.*, 5, 6, édit. Karsten.

⁽⁶⁾ CICÉRON, *De natur. deor.*, I, XIV.

⁽⁷⁾ *De natur. deor.*, édit. Petersen.

⁽⁸⁾ STRABON, *Geog.*, VI, 1, 14, Meineke.

⁽⁹⁾ Voir comment ils répètent machinalement les mêmes arguments sans chercher à corriger le caractère anachronique de quelques-uns d'entre eux (A. PUECH, *Les Apol. grecs*, p. 7). Dans l'*Apol.* de Justin Martyr, nous voyons

était d'ailleurs arrivé à une conception fort élevée de la divinité, ainsi que le reconnaissent quelques chrétiens : *Nam et cum jurant, et cum optant, et cum gratias agunt, non Jovem aut deos multos, sed deum nominant, adeo veritas ipsa cogente natura etiam ab invitis pectoribus erumpit* ⁽¹⁾.

Ce n'est point par pure spéculation philosophique que les grands esprits de la Grèce se sont attaqués, en risquant parfois leur vie ⁽²⁾, aux croyances idolâtres, mais mûs par une conception supérieure de ce que devait être la divinité. Pour les uns, il s'agissait d'un principe incorporel *ἀσώματος*, tel Anaxagore de Clazomène ⁽³⁾, aux yeux de qui ce principe n'est pas un dieu mais le divin, *τὸ Θεῖον*, de notre texte. Il pénètre tous les êtres et les fait vivre ⁽⁴⁾. Cette doctrine influença beaucoup les esprits d'élite qui vinrent après Anaxagore et modifia les croyances religieuses de la classe pensante ⁽⁵⁾. Socrate, Platon et leurs disciples continuèrent la tradition spiritualiste. Même quand ils semblent admettre les dieux traditionnels ⁽⁶⁾, ils les subordonnent à un Principe unique, supérieur, universel, les dieux n'étant que des démons ou génies répandus partout, *καὶ πάντα ψυχῶν εἶναι καὶ δαιμόνων πλήρη*, nous dit Diogène Laërce, suivant, en cela, les idées déjà énoncées par Héraclite d'Ephèse ⁽⁷⁾. Ici encore, les docteurs chrétiens n'auront qu'à s'emparer des expressions élaborées par les philosophes et appeler démons les dieux païens ⁽⁸⁾.

réunis, ainsi que le remarque GEFFCKEN, *Zwei Griech. Apol.*, p. 101, les thèmes des attaques contre les idoles empruntés par les chrétiens aux philosophes grecs.

⁽¹⁾ LACTANCE, *Divinae institutiones*, I, II, 1, 7. édit. Brandt, p. 96.

⁽²⁾ Voir E. DÉRENNE, *Les procès d'impiété intentés aux philosophes à Athènes*. Bibl. de la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Liège, t. XLV, 1930.

⁽³⁾ PLATON, *Phaed.*

⁽⁴⁾ ARISTOTE, *Metaphys.*, I, 3, 4. *Ethic. ad Eudem.*, I, 5, p. 1216, 10.

⁽⁵⁾ ARISTIDE, *Orat.*, III, p. 218, édit. Contab. Voir RITTER, *Histoire de la Philosophie*, trad. Tissot, t. I, p. 247.

⁽⁶⁾ Pour donner une idée de la façon dont

certains esprits cultivés tâchaient de concilier une conception très haute de la divinité avec la dévotion aux idoles, citons à titre d'exemple proche de nous ce passage de MUKERJI, *Brahmane et Paria*, trad. de l'anglais par Sophie Godet, 1928, p. 132. « En Inde, nous prions nos idoles, mais jamais le Dieu suprême. Les idoles sont la personnification de nos désirs que la prière libère et satisfait tout à la fois ; adresser une prière à une idole, c'est se confesser à une personne sourde et muette. Nous n'osons insulter le véritable Dieu en lui demandant telle ou telle chose. »

⁽⁷⁾ DIOGENE, *Laert.*, IX, 1 et seq. *Sextus Empiric.*, VII, 127, 131.

⁽⁸⁾ SAINT JUSTIN, *Apologet.*, I, 5.

Pour un autre groupe de penseurs, dont Chrysippe ⁽¹⁾, les dieux ne sont que la personnification des phénomènes de la nature, au moyen desquels Héraclite ⁽²⁾ explique les mythes des poètes. Suivant lui, le feu central a tout créé, suivant Thalès c'est l'eau qui est le principe universel ⁽³⁾. Enfin Straton, élève de Théophraste, n'admet d'autre dieu que la nature ⁽⁴⁾.

La doctrine de ce groupe ne semble pas s'accorder très bien, quant à l'essence divine, avec le contenu spiritualiste de notre texte, mais elle nous mène naturellement au concept panthéiste, qui paraît ressortir des deux dernières lignes. En effet, l'aboutissement logique de toutes ces théories ne pouvait être que le panthéisme.

Le monde est Dieu, dit Xénophane de Colophon ⁽⁵⁾. L'éther est le principe universel, affirme Zenon, Zeus qui en émane est la vie ; son nom d'ailleurs aurait pour racine ζῆν ⁽⁶⁾ ; *Zenoni et reliquis fere stoicis æther videtur summus deus, mente præditus qua omnia regantur* ⁽⁷⁾. Le dieu suprême est un feu créateur *ignis artifex* ⁽⁸⁾, *πῦρ τεχνικόν* ⁽⁹⁾, qui pénètre le monde et en est la raison spermatique, *λόγος σπερματικός* ⁽¹⁰⁾.

Enfin, voici quelques idées d'une ressemblance frappante avec notre texte : Zenon engage ses disciples à ne point élever de temples aux dieux, parce qu'un temple est un objet de peu de valeur ⁽¹¹⁾. Diogène de Babylone prétend que le monde contient Zeus, ainsi que l'homme son âme ⁽¹²⁾ ; quant à Philolaüs, il affirme, dans son exposé de la doctrine de Pythagore, que l'âme universelle

⁽¹⁾ CICÉRON, *De natur. deor.*, I, 15.

⁽²⁾ PLUTARQUE, *De Is. et Osir.*, 48 a. éd., G. Parthey, pp. 84-85.

⁽³⁾ RITTER, *Histoire de la Philosophie*, t. I, p. 209, p. 178.

⁽⁴⁾ CICÉRON, *De nat. deor.*, I, 13.

⁽⁵⁾ DIOGEN, LAERT, IX, 9. XÉNOPHAN., *Fragm.*, 2, édit. Karsten.

⁽⁶⁾ F. RAVAISSON, *Mémoire sur le stoïcisme*, dans *Mém. de l'Acad. des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. XXI, p. 70, 1857.

⁽⁷⁾ CICÉRON, I, Acad., II, 41 ; pour l'éther dieu, voir aussi CICÉRON, *De natur. deor.*, I, 14. Cf. EURIPIDE, *Frag. inc.*, 935, éd. A. Nauck, Lipsiæ 1902.

⁽⁸⁾ CICÉRON, *De natur. deor.*, II, 11.

⁽⁹⁾ DIOGEN LAERT, VII, 137, 148, 156.

⁽¹⁰⁾ DIOGEN LAERT, VII, 140. Cf. JUSTIN, 2^e *Apologie*, VIII, 3.

⁽¹¹⁾ PLUTARQUE, *De stoicor. repugn.*, § 6, p. 213. DIOGEN LAERT, VII, p. 457. VON ARNIM, *Stoicorum veterum fragmenta*, Leipzig 1903-1905. μήτε ναούς δεῖν ποιεῖν μήτε ἀγάλματα... ἱερὸν γὰρ μὴ πολλοῦ ἄξιον καὶ ἅγιον οὐδὲν χρὴ νομίζειν· οὐδὲν δὲ πολλοῦ ἄξιον καὶ ἅγιον οἰκοδόμων ἔργον καὶ βαναύσων p. 264.

⁽¹²⁾ DIOGEN, *Babyl.*, ap. VON ARNIM, t. III, p. 217, fr. 33. Δ(ι)ογένης δ' ὁ Βαβυλωνίος ἐν τῷ περὶ τῆς Ἀθηνᾶς... γράφει τὸν κόσμον περιέχε(ιν τὸ)ν Δία, κ(αθ)άπε(ρ) ἀνθρώπ(ου) ψυχ(ή)ν. A rapprocher du texte de Shabaka dont nous parlerons plus loin.

siège au centre de la sphère qu'il appelle *Διὸς οἶκος* ⁽¹⁾, les autres dieux n'en sont que des émanations successives. Ce résumé très succinct de certains aspects de la pensée grecque semble s'accorder parfaitement avec le contenu de notre texte. N'y aurait-il pas lieu cependant de lui chercher d'autres sources probables, le vase ayant été trouvé en Égypte et datant, ainsi que nous l'avons vu, du n^e ou m^e siècle après J.-C.

Tout d'abord, c'est la tradition hébraïque et sa continuatrice la tradition chrétienne qui viennent à l'esprit, suivies d'une foule de passages qu'il nous serait aisé de mettre en parallèle avec les déclarations de notre texte. Les Israélites, en effet, s'étaient établis depuis longtemps dans la vallée du Nil et ils formaient, à l'époque ptolémaïque, des groupements très florissants en Égypte. La Bible avait été traduite par les Septante vers 282 avant J.-C. sur l'ordre de Ptolémée Philadelphie, et des témoignages de poids viennent nous révéler l'impression que ce peuple singulier avait produite sur le monde antique ⁽²⁾. Ayant gravi les échelons qui mènent du culte des pierres et des bêtes à celui de divinités plus abstraites ⁽³⁾, les Juifs étaient parvenus les premiers, après une longue évolution, à proclamer en plein jour le monothéisme latent contenu dans les doctrines occultes de la plupart des religions et des philosophies de l'antiquité. Leur influence, d'ailleurs, s'était infiltrée dans un grand nombre de croyances de l'époque, ainsi qu'en témoignent les écrits magiques ⁽⁴⁾.

Après la tradition judaïque, il est impossible de ne pas mentionner une certaine tradition religieuse égyptienne. Certes, depuis le temps où de Rougé,

⁽¹⁾ *Διὸς οἶκος* STOB., *Eclog. phys.*, I, 23, I, p. 488. A remarquer que dans notre texte le monde n'est que l'habitation de dieu qui en est distinct. Cf. IOANNES PHILOPONUS, *De aeternitate Mundi*, édit. H. Rabe, Lipsiæ, p. 21 : ὁ δὲ κόσμος οὐ συμπληροῖ τὴν τοῦ δημιουργοῦ οὐσίαν· οὐκ ἔρα οὕτως ἔχει πρὸς τὸν Θεὸν ὁ κόσμος ὡς πρὸς τὸν ἥλιον τὸ φῶς.

⁽²⁾ Cf. DION CAS., XXXVII, 17 : κεχωρίδαται δὲ ἀπὸ τῶν λοιπῶν ἀνθρώπων ἐς τε τὰλλα τὰ περὶ τὴν διαίταν πάνθ' ὡς εἰπεῖν καὶ μάλισθ' ὅτι τῶν μὲν ἄλλων Θεῶν οὐδένα τιμῶσιν, ἐνα δὲ τινα ἰσχυρῶς σέβουσιν, οὐδ' ἄγαλμα οὐδέν

(οὐδ') ἐν αὐτοῖς ποτε τοῖς ἱεροσολύμοις ἔσχον, ἄρρητον δὲ διὰ καὶ ἀειδῆ αὐτὸν νομίζοντες εἶναι περισσώτατα ἀνθρώπων Φρησκεύουσι. Cf. TACITE, *Hist.*, V, 4.

⁽³⁾ Voir dans EDW. PACE, *Ideas of God in Israel, their content and development*, London 1924 ; voir aussi CH. PIEPENBRING, *La religion primitive des Hébreux*, *Rev. H. R.*, t. XIX, 1889, p. 171 seq. Pour la plupart d'entre eux l'unité de dieux demeurerait encore associée à l'unité du sanctuaire.

⁽⁴⁾ Voir DAREMBERG et SAGLIO, *Diction.*, s. v. *Magia*, p. 1505, col. I.

dans l'introduction à ses textes hiératiques du *Livre des Morts*, semblait découvrir un dieu égyptien pareil à celui des Hébreux et des Chrétiens, les égyptologues ont dû modifier leurs points de vue sur la religion égyptienne ⁽¹⁾. Il n'en reste pas moins que dans les plus anciens textes se révèle un dieu du ciel anonyme qui prit plus tard le nom d'Horus ⁽²⁾ et qu'à toutes les époques des expressions telles que : « Il s'est créé lui-même et comme il s'est façonné lui-même personne ne connaît ses formes » ⁽³⁾, ainsi que tant d'autres, de la même inspiration, que nous fournissent les hymnes consacrés aux grands dieux de l'Égypte pourraient être prononcées par les monothéistes les plus intransigeants. Déjà P. E. Jablonski, après avoir réuni un grand nombre de passages extraits des auteurs classiques, en était arrivé à la conclusion que parmi les dieux de l'Égypte il y avait certains Êtres invisibles et possédant une nature spirituelle. *Spiritum aliquem ingenitum, æternum, omnibus rebus quæ existunt prius, qui omnia creaverit, omnia conservet, omnia contineat, omnia permeet atque vivificet, qui fit spiritus totius mundi, hominum vero custos et benefactor* ⁽⁴⁾. Voici quelques expressions, purement égyptiennes celles-là, pour désigner le Créateur de l'Univers :

𐀀𐀁

L'Unique.

𐀀𐀁𐀂𐀃

Le Dieu Unique.

𐀀𐀁𐀂𐀃𐀄

L'Unique seul.

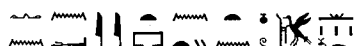
𐀀𐀁𐀂𐀃𐀄𐀅𐀆𐀇𐀈𐀉𐀊𐀋𐀌𐀍𐀎𐀏𐀐𐀑𐀒𐀓𐀔𐀕𐀖𐀗𐀘𐀙𐀚𐀛𐀜𐀝𐀞𐀟𐀠𐀡𐀢𐀣𐀤𐀥𐀦𐀧𐀨𐀩𐀪𐀫𐀬𐀭𐀮𐀯𐀰𐀱𐀲𐀳𐀴𐀵𐀶𐀷𐀸𐀹𐀺𐀻𐀼𐀽𐀾𐀿𐁀𐁁𐁂𐁃𐁄𐁅𐁆𐁇𐁈𐁉𐁊𐁋𐁌𐁍𐁎𐁏𐁐𐁑𐁒𐁓𐁔𐁕𐁖𐁗𐁘𐁙𐁚𐁛𐁜𐁝𐁞𐁟𐁠𐁡𐁢𐁣𐁤𐁥𐁦𐁧𐁨𐁩𐁪𐁫𐁬𐁭𐁮𐁯𐁰𐁱𐁲𐁳𐁴𐁵𐁶𐁷𐁸𐁹𐁺𐁻𐁼𐁽𐁾𐁿𐂀𐂁𐂂𐂃𐂄𐂅𐂆𐂇𐂈𐂉𐂊𐂋𐂌𐂍𐂎𐂏𐂐𐂑𐂒𐂓𐂔𐂕𐂖𐂗𐂘𐂙𐂚𐂛𐂜𐂝𐂞𐂟𐂠𐂡𐂢𐂣𐂤𐂥𐂦𐂧𐂨𐂩𐂪𐂫𐂬𐂭𐂮𐂯𐂰𐂱𐂲𐂳𐂴𐂵𐂶𐂷𐂸𐂹𐂺𐂻𐂼𐂽𐂾𐂿𐃀𐃁𐃂𐃃𐃄𐃅𐃆𐃇𐃈𐃉𐃊𐃋𐃌𐃍𐃎𐃏𐃐𐃑𐃒𐃓𐃔𐃕𐃖𐃗𐃘𐃙𐃚𐃛𐃜𐃝𐃞𐃟𐃠𐃡𐃢𐃣𐃤𐃥𐃦𐃧𐃨𐃩𐃪𐃫𐃬𐃭𐃮𐃯𐃰𐃱𐃲𐃳𐃴𐃵𐃶𐃷𐃸𐃹𐃺𐃻𐃼𐃽𐃾𐃿𐄀𐄁𐄂𐄃𐄄𐄅𐄆𐄇𐄈𐄉𐄊𐄋𐄌𐄍𐄎𐄏𐄐𐄑𐄒𐄓𐄔𐄕𐄖𐄗𐄘𐄙𐄚𐄛𐄜𐄝𐄞𐄟𐄠𐄡𐄢𐄣𐄤𐄥𐄦𐄧𐄨𐄩𐄪𐄫𐄬𐄭𐄮𐄯𐄰𐄱𐄲𐄳𐄴𐄵𐄶𐄷𐄸𐄹𐄺𐄻𐄼𐄽𐄾𐄿𐅀𐅁𐅂𐅃𐅄𐅅𐅆𐅇𐅈𐅉𐅊𐅋𐅌𐅍𐅎𐅏𐅐𐅑𐅒𐅓𐅔𐅕𐅖𐅗𐅘𐅙𐅚𐅛𐅜𐅝𐅞𐅟𐅠𐅡𐅢𐅣𐅤𐅥𐅦𐅧𐅨𐅩𐅪𐅫𐅬𐅭𐅮𐅯𐅰𐅱𐅲𐅳𐅴𐅵𐅶𐅷𐅸𐅹𐅺𐅻𐅼𐅽𐅾𐅿𐆀𐆁𐆂𐆃𐆄𐆅𐆆𐆇𐆈𐆉𐆊𐆋𐆌𐆍𐆎𐆏𐆐𐆑𐆒𐆓𐆔𐆕𐆖𐆗𐆘𐆙𐆚𐆛𐆜𐆝𐆞𐆟𐆠𐆡𐆢𐆣𐆤𐆥𐆦𐆧𐆨𐆩𐆪𐆫𐆬𐆭𐆮𐆯𐆰𐆱𐆲𐆳𐆴𐆵𐆶𐆷𐆸𐆹𐆺𐆻𐆼𐆽𐆾𐆿𐇀𐇁𐇂𐇃𐇄𐇅𐇆𐇇𐇈𐇉𐇊𐇋𐇌𐇍𐇎𐇏𐇐𐇑𐇒𐇓𐇔𐇕𐇖𐇗𐇘𐇙𐇚𐇛𐇜𐇝𐇞𐇟𐇠𐇡𐇢𐇣𐇤𐇥𐇦𐇧𐇨𐇩𐇪𐇫𐇬𐇭𐇮𐇯𐇰𐇱𐇲𐇳𐇴𐇵𐇶𐇷𐇸𐇹𐇺𐇻𐇼𐇽𐇾𐇿𐈀𐈁𐈂𐈃𐈄𐈅𐈆𐈇𐈈𐈉𐈊𐈋𐈌𐈍𐈎𐈏𐈐𐈑𐈒𐈓𐈔𐈕𐈖𐈗𐈘𐈙𐈚𐈛𐈜𐈝𐈞𐈟𐈠𐈡𐈢𐈣𐈤𐈥𐈦𐈧𐈨𐈩𐈪𐈫𐈬𐈭𐈮𐈯𐈰𐈱𐈲𐈳𐈴𐈵𐈶𐈷𐈸𐈹𐈺𐈻𐈼𐈽𐈾𐈿𐉀𐉁𐉂𐉃𐉄𐉅𐉆𐉇𐉈𐉉𐉊𐉋𐉌𐉍𐉎𐉏𐉐𐉑𐉒𐉓𐉔𐉕𐉖𐉗𐉘𐉙𐉚𐉛𐉜𐉝𐉞𐉟𐉠𐉡𐉢𐉣𐉤𐉥𐉦𐉧𐉨𐉩𐉪𐉫𐉬𐉭𐉮𐉯𐉰𐉱𐉲𐉳𐉴𐉵𐉶𐉷𐉸𐉹𐉺𐉻𐉼𐉽𐉾𐉿𐊀𐊁𐊂𐊃𐊄𐊅𐊆𐊇𐊈𐊉𐊊𐊋𐊌𐊍𐊎𐊏𐊐𐊑𐊒𐊓𐊔𐊕𐊖𐊗𐊘𐊙𐊚𐊛𐊜𐊝𐊞𐊟𐊠𐊡𐊢𐊣𐊤𐊥𐊦𐊧𐊨𐊩𐊪𐊫𐊬𐊭𐊮𐊯𐊰𐊱𐊲𐊳𐊴𐊵𐊶𐊷𐊸𐊹𐊺𐊻𐊼𐊽𐊾𐊿𐋀𐋁𐋂𐋃𐋄𐋅𐋆𐋇𐋈𐋉𐋊𐋋𐋌𐋍𐋎𐋏𐋐𐋑𐋒𐋓𐋔𐋕𐋖𐋗𐋘𐋙𐋚𐋛𐋜𐋝𐋞𐋟𐋠𐋡𐋢𐋣𐋤𐋥𐋦𐋧𐋨𐋩𐋪𐋫𐋬𐋭𐋮𐋯𐋰𐋱𐋲𐋳𐋴𐋵𐋶𐋷𐋸𐋹𐋺𐋻𐋼𐋽𐋾𐋿𐌀𐌁𐌂𐌃𐌄𐌅𐌆𐌇𐌈𐌉𐌊𐌋𐌌𐌍𐌎𐌏𐌐𐌑𐌒𐌓𐌔𐌕𐌖𐌗𐌘𐌙𐌚𐌛𐌜𐌝𐌞𐌟𐌠𐌡𐌢𐌣𐌤𐌥𐌦𐌧𐌨𐌩𐌪𐌫𐌬𐌭𐌮𐌯𐌰𐌱𐌲𐌳𐌴𐌵𐌶𐌷𐌸𐌹𐌺𐌻𐌼𐌽𐌾𐌿𐍀𐍁𐍂𐍃𐍄𐍅𐍆𐍇𐍈𐍉𐍊𐍋𐍌𐍍𐍎𐍏𐍐𐍑𐍒𐍓𐍔𐍕𐍖𐍗𐍘𐍙𐍚𐍛𐍜𐍝𐍞𐍟𐍠𐍡𐍢𐍣𐍤𐍥𐍦𐍧𐍨𐍩𐍪𐍫𐍬𐍭𐍮𐍯𐍰𐍱𐍲𐍳𐍴𐍵𐍶𐍷𐍸𐍹𐍺𐍻𐍼𐍽𐍾𐍿𐎀𐎁𐎂𐎃𐎄𐎅𐎆𐎇𐎈𐎉𐎊𐎋𐎌𐎍𐎎𐎏𐎐𐎑𐎒𐎓𐎔𐎕𐎖𐎗𐎘𐎙𐎚𐎛𐎜𐎝𐎞𐎟𐎠𐎡𐎢𐎣𐎤𐎥𐎦𐎧𐎨𐎩𐎪𐎫𐎬𐎭𐎮𐎯𐎰𐎱𐎲𐎳𐎴𐎵𐎶𐎷𐎸𐎹𐎺𐎻𐎼𐎽𐎾𐎿𐏀𐏁𐏂𐏃𐏄𐏅𐏆𐏇𐏈𐏉𐏊𐏋𐏌𐏍𐏎𐏏𐏐𐏑𐏒𐏓𐏔𐏕𐏖𐏗𐏘𐏙𐏚𐏛𐏜𐏝𐏞𐏟𐏠𐏡𐏢𐏣𐏤𐏥𐏦𐏧𐏨𐏩𐏪𐏫𐏬𐏭𐏮𐏯𐏰𐏱𐏲𐏳𐏴𐏵𐏶𐏷𐏸𐏹𐏺𐏻𐏼𐏽𐏾𐏿𐐀𐐁𐐂𐐃𐐄𐐅𐐆𐐇𐐈𐐉𐐊𐐋𐐌𐐍𐐎𐐏𐐐𐐑𐐒𐐓𐐔𐐕𐐖𐐗𐐘𐐙𐐚𐐛𐐜𐐝𐐞𐐟𐐠𐐡𐐢𐐣𐐤𐐥𐐦𐐧𐐨𐐩𐐪𐐫𐐬𐐭𐐮𐐯𐐰𐐱𐐲𐐳𐐴𐐵𐐶𐐷𐐸𐐹𐐺𐐻𐐼𐐽𐐾𐐿𐑀𐑁𐑂𐑃𐑄𐑅𐑆𐑇𐑈𐑉𐑊𐑋𐑌𐑍𐑎𐑏𐑐𐑑𐑒𐑓𐑔𐑕𐑖𐑗𐑘𐑙𐑚𐑛𐑜𐑝𐑞𐑟𐑠𐑡𐑢𐑣𐑤𐑥𐑦𐑧𐑨𐑩𐑪𐑫𐑬𐑭𐑮𐑯𐑰𐑱𐑲𐑳𐑴𐑵𐑶𐑷𐑸𐑹𐑺𐑻𐑼𐑽𐑾𐑿𐒀𐒁𐒂𐒃𐒄𐒅𐒆𐒇𐒈𐒉𐒊𐒋𐒌𐒍𐒎𐒏𐒐𐒑𐒒𐒓𐒔𐒕𐒖𐒗𐒘𐒙𐒚𐒛𐒜𐒝𐒞𐒟𐒠𐒡𐒢𐒣𐒤𐒥𐒦𐒧𐒨𐒩𐒪𐒫𐒬𐒭𐒮𐒯𐒰𐒱𐒲𐒳𐒴𐒵𐒶𐒷𐒸𐒹𐒺𐒻𐒼𐒽𐒾𐒿𐓀𐓁𐓂𐓃𐓄𐓅𐓆𐓇𐓈𐓉𐓊𐓋𐓌𐓍𐓎𐓏𐓐𐓑𐓒𐓓𐓔𐓕𐓖𐓗𐓘𐓙𐓚𐓛𐓜𐓝𐓞𐓟𐓠𐓡𐓢𐓣𐓤𐓥𐓦𐓧𐓨𐓩𐓪𐓫𐓬𐓭𐓮𐓯𐓰𐓱𐓲𐓳𐓴𐓵𐓶𐓷𐓸𐓹𐓺𐓻𐓼𐓽𐓾𐓿𐔀𐔁𐔂𐔃𐔄𐔅𐔆𐔇𐔈𐔉𐔊𐔋𐔌𐔍𐔎𐔏𐔐𐔑𐔒𐔓𐔔𐔕𐔖𐔗𐔘𐔙𐔚𐔛𐔜𐔝𐔞𐔟𐔠𐔡𐔢𐔣𐔤𐔥𐔦𐔧𐔨𐔩𐔪𐔫𐔬𐔭𐔮𐔯𐔰𐔱𐔲𐔳𐔴𐔵𐔶𐔷𐔸𐔹𐔺𐔻𐔼𐔽𐔾𐔿𐕀𐕁𐕂𐕃𐕄𐕅𐕆𐕇𐕈𐕉𐕊𐕋𐕌𐕍𐕎𐕏𐕐𐕑𐕒𐕓𐕔𐕕𐕖𐕗𐕘𐕙𐕚𐕛𐕜𐕝𐕞𐕟𐕠𐕡𐕢𐕣𐕤𐕥𐕦𐕧𐕨𐕩𐕪𐕫𐕬𐕭𐕮𐕯𐕰𐕱𐕲𐕳𐕴𐕵𐕶𐕷𐕸𐕹𐕺𐕻𐕼𐕽𐕾𐕿𐖀𐖁𐖂𐖃𐖄𐖅𐖆𐖇𐖈𐖉𐖊𐖋𐖌𐖍𐖎𐖏𐖐𐖑𐖒𐖓𐖔𐖕𐖖𐖗𐖘𐖙𐖚𐖛𐖜𐖝𐖞𐖟𐖠𐖡𐖢𐖣𐖤𐖥𐖦𐖧𐖨𐖩𐖪𐖫𐖬𐖭𐖮𐖯𐖰𐖱𐖲𐖳𐖴𐖵𐖶𐖷𐖸𐖹𐖺𐖻𐖼𐖽𐖾𐖿𐗀𐗁𐗂𐗃𐗄𐗅𐗆𐗇𐗈𐗉𐗊𐗋𐗌𐗍𐗎𐗏𐗐𐗑𐗒𐗓𐗔𐗕𐗖𐗗𐗘𐗙𐗚𐗛𐗜𐗝𐗞𐗟𐗠𐗡𐗢𐗣𐗤𐗥𐗦𐗧𐗨𐗩𐗪𐗫𐗬𐗭𐗮𐗯𐗰𐗱𐗲𐗳𐗴𐗵𐗶𐗷𐗸𐗹𐗺𐗻𐗼𐗽𐗾𐗿𐘀𐘁𐘂𐘃𐘄𐘅𐘆𐘇𐘈𐘉𐘊𐘋𐘌𐘍𐘎𐘏𐘐𐘑𐘒𐘓𐘔𐘕𐘖𐘗𐘘𐘙𐘚𐘛𐘜𐘝𐘞𐘟𐘠𐘡𐘢𐘣𐘤𐘥𐘦𐘧𐘨𐘩𐘪𐘫𐘬𐘭𐘮𐘯𐘰𐘱𐘲𐘳𐘴𐘵𐘶𐘷𐘸𐘹𐘺𐘻𐘼𐘽𐘾𐘿𐙀𐙁𐙂𐙃𐙄𐙅𐙆𐙇𐙈𐙉𐙊𐙋𐙌𐙍𐙎𐙏𐙐𐙑𐙒𐙓𐙔𐙕𐙖𐙗𐙘𐙙𐙚𐙛𐙜𐙝𐙞𐙟𐙠𐙡𐙢𐙣𐙤𐙥𐙦𐙧𐙨𐙩𐙪𐙫𐙬𐙭𐙮𐙯𐙰𐙱𐙲𐙳𐙴𐙵𐙶𐙷𐙸𐙹𐙺𐙻𐙼𐙽𐙾𐙿𐚀𐚁𐚂𐚃𐚄𐚅𐚆𐚇𐚈𐚉𐚊𐚋𐚌𐚍𐚎𐚏𐚐𐚑𐚒𐚓𐚔𐚕𐚖𐚗𐚘𐚙𐚚𐚛𐚜𐚝𐚞𐚟𐚠𐚡𐚢𐚣𐚤𐚥𐚦𐚧𐚨𐚩𐚪𐚫𐚬𐚭𐚮𐚯𐚰𐚱𐚲𐚳𐚴𐚵𐚶𐚷𐚸𐚹𐚺𐚻𐚼𐚽𐚾𐚿𐛀𐛁𐛂𐛃𐛄𐛅𐛆𐛇𐛈𐛉𐛊𐛋𐛌𐛍𐛎𐛏𐛐𐛑𐛒𐛓𐛔𐛕𐛖𐛗𐛘𐛙𐛚𐛛𐛜𐛝𐛞𐛟𐛠𐛡𐛢𐛣𐛤𐛥𐛦𐛧𐛨𐛩𐛪𐛫𐛬𐛭𐛮𐛯𐛰𐛱𐛲𐛳𐛴𐛵𐛶𐛷𐛸𐛹𐛺𐛻𐛼𐛽𐛾𐛿𐜀𐜁𐜂𐜃𐜄𐜅𐜆𐜇𐜈𐜉𐜊𐜋𐜌𐜍𐜎𐜏𐜐𐜑𐜒𐜓𐜔𐜕𐜖𐜗𐜘𐜙𐜚𐜛𐜜𐜝𐜞𐜟𐜠𐜡𐜢𐜣𐜤𐜥𐜦𐜧𐜨𐜩𐜪𐜫𐜬𐜭𐜮𐜯𐜰𐜱𐜲𐜳𐜴𐜵𐜶𐜷𐜸𐜹𐜺𐜻𐜼𐜽𐜾𐜿𐝀𐝁𐝂𐝃𐝄𐝅𐝆𐝇𐝈𐝉𐝊𐝋𐝌𐝍𐝎𐝏𐝐𐝑𐝒𐝓𐝔𐝕𐝖𐝗𐝘𐝙𐝚𐝛𐝜𐝝𐝞𐝟𐝠𐝡𐝢𐝣𐝤𐝥𐝦𐝧𐝨𐝩𐝪𐝫𐝬𐝭𐝮𐝯𐝰𐝱𐝲𐝳𐝴𐝵𐝶𐝷𐝸𐝹𐝺𐝻𐝼𐝽𐝾𐝿𐞀𐞁𐞂𐞃𐞄𐞅𐞆𐞇𐞈𐞉𐞊𐞋𐞌𐞍𐞎𐞏𐞐𐞑𐞒𐞓𐞔𐞕𐞖𐞗𐞘𐞙𐞚𐞛𐞜𐞝𐞞𐞟𐞠𐞡𐞢𐞣𐞤𐞥𐞦𐞧𐞨𐞩𐞪𐞫𐞬𐞭𐞮𐞯𐞰𐞱𐞲𐞳𐞴𐞵𐞶𐞷𐞸𐞹𐞺𐞻𐞼𐞽𐞾𐞿𐟀𐟁𐟂𐟃𐟄𐟅𐟆𐟇𐟈𐟉𐟊𐟋𐟌𐟍𐟎𐟏𐟐𐟑𐟒𐟓𐟔𐟕𐟖𐟗𐟘𐟙𐟚𐟛𐟜𐟝𐟞𐟟𐟠𐟡𐟢𐟣𐟤𐟥𐟦𐟧𐟨𐟩𐟪𐟫𐟬𐟭𐟮𐟯𐟰𐟱𐟲𐟳𐟴𐟵𐟶𐟷𐟸𐟹𐟺𐟻𐟼𐟽𐟾𐟿𐠀𐠁𐠂𐠃𐠄𐠅𐠆𐠇𐠈𐠉𐠊𐠋𐠌𐠍𐠎𐠏𐠐𐠑𐠒𐠓𐠔𐠕𐠖𐠗𐠘𐠙𐠚𐠛𐠜𐠝𐠞𐠟𐠠𐠡𐠢𐠣𐠤𐠥𐠦𐠧𐠨𐠩𐠪𐠫𐠬𐠭𐠮𐠯𐠰𐠱𐠲𐠳𐠴𐠵𐠶𐠷𐠸𐠹𐠺𐠻𐠼𐠽𐠾𐠿𐡀𐡁𐡂𐡃𐡄𐡅𐡆𐡇𐡈𐡉𐡊𐡋𐡌𐡍𐡎𐡏𐡐𐡑𐡒𐡓𐡔𐡕𐡖𐡗𐡘𐡙𐡚𐡛𐡜𐡝𐡞𐡟𐡠𐡡𐡢𐡣𐡤𐡥𐡦𐡧𐡨𐡩𐡪𐡫𐡬𐡭𐡮𐡯𐡰𐡱𐡲𐡳𐡴𐡵𐡶𐡷𐡸𐡹𐡺𐡻𐡼𐡽𐡾𐡿𐢀𐢁𐢂𐢃𐢄𐢅𐢆𐢇𐢈𐢉𐢊𐢋𐢌𐢍𐢎𐢏𐢐𐢑𐢒𐢓𐢔𐢕𐢖𐢗𐢘𐢙𐢚𐢛𐢜𐢝𐢞𐢟𐢠𐢡𐢢𐢣𐢤𐢥𐢦𐢧𐢨𐢩𐢪𐢫𐢬𐢭𐢮𐢯𐢰𐢱𐢲𐢳𐢴𐢵𐢶𐢷𐢸𐢹𐢺𐢻𐢼𐢽𐢾𐢿𐣀𐣁𐣂𐣃𐣄𐣅𐣆𐣇𐣈𐣉𐣊𐣋𐣌𐣍𐣎𐣏𐣐𐣑𐣒𐣓𐣔𐣕𐣖𐣗𐣘𐣙𐣚𐣛𐣜𐣝𐣞𐣟𐣠𐣡𐣢𐣣𐣤𐣥𐣦𐣧𐣨𐣩𐣪𐣫𐣬𐣭𐣮𐣯𐣰𐣱𐣲𐣳𐣴𐣵𐣶𐣷𐣸𐣹𐣺𐣻𐣼𐣽𐣾𐣿𐤀𐤁𐤂𐤃𐤄𐤅𐤆𐤇𐤈𐤉𐤊𐤋𐤌𐤍𐤎𐤏𐤐𐤑𐤒𐤓𐤔𐤕𐤖𐤗𐤘𐤙𐤚𐤛𐤜𐤝𐤞𐤟𐤠𐤡𐤢𐤣𐤤𐤥𐤦𐤧𐤨𐤩𐤪𐤫𐤬𐤭𐤮𐤯𐤰𐤱𐤲𐤳𐤴𐤵𐤶𐤷𐤸𐤹𐤺𐤻𐤼𐤽𐤾𐤿𐥀𐥁𐥂𐥃𐥄𐥅𐥆𐥇𐥈𐥉𐥊𐥋𐥌𐥍𐥎𐥏𐥐𐥑𐥒𐥓𐥔𐥕𐥖𐥗𐥘𐥙𐥚𐥛𐥜𐥝𐥞𐥟𐥠𐥡𐥢𐥣𐥤𐥥𐥦𐥧𐥨𐥩𐥪𐥫𐥬𐥭𐥮𐥯𐥰𐥱𐥲𐥳𐥴𐥵𐥶𐥷𐥸𐥹𐥺𐥻𐥼𐥽𐥾𐥿𐦀𐦁𐦂𐦃𐦄𐦅𐦆𐦇𐦈𐦉𐦊𐦋𐦌𐦍𐦎𐦏𐦐𐦑𐦒𐦓𐦔𐦕𐦖𐦗𐦘𐦙𐦚𐦛𐦜𐦝𐦞𐦟𐦠𐦡𐦢𐦣𐦤𐦥𐦦𐦧𐦨𐦩𐦪𐦫𐦬𐦭𐦮𐦯𐦰𐦱𐦲𐦳𐦴𐦵𐦶𐦷𐦸𐦹𐦺𐦻𐦼𐦽𐦾𐦿𐧀𐧁𐧂𐧃𐧄𐧅𐧆𐧇𐧈𐧉𐧊𐧋𐧌𐧍𐧎𐧏𐧐𐧑𐧒𐧓𐧔𐧕𐧖𐧗𐧘𐧙𐧚𐧛𐧜𐧝𐧞𐧟𐧠𐧡𐧢𐧣𐧤𐧥𐧦𐧧𐧨𐧩𐧪𐧫𐧬𐧭𐧮𐧯𐧰𐧱𐧲𐧳𐧴𐧵𐧶𐧷𐧸𐧹𐧺𐧻𐧼𐧽𐧾𐧿𐨀𐨁𐨂𐨃𐨄𐨅𐨆𐨇𐨈𐨉𐨊𐨋𐨌𐨍𐨎𐨏𐨐𐨑𐨒𐨓𐨔𐨕𐨖𐨗𐨘𐨙𐨚𐨛𐨜𐨝𐨞𐨟𐨠𐨡𐨢𐨣𐨤𐨥𐨦𐨧𐨨𐨩𐨪𐨫𐨬𐨭𐨮𐨯𐨰𐨱𐨲𐨳𐨴𐨵𐨶𐨷𐨹𐨺𐨸𐨻𐨼𐨽𐨾𐨿𐩀𐩁𐩂𐩃𐩄𐩅𐩆𐩇𐩈𐩉𐩊𐩋𐩌𐩍𐩎𐩏𐩐𐩑𐩒𐩓𐩔𐩕𐩖𐩗𐩘𐩙𐩚𐩛𐩜𐩝𐩞𐩟𐩠𐩡𐩢𐩣𐩤𐩥𐩦𐩧𐩨𐩩𐩪𐩫𐩬𐩭𐩮𐩯𐩰𐩱𐩲𐩳𐩴𐩵𐩶𐩷𐩸𐩹𐩺𐩻𐩼𐩽𐩾𐩿𐪀𐪁𐪂𐪃𐪄𐪅𐪆𐪇𐪈𐪉𐪊𐪋𐪌𐪍𐪎𐪏𐪐𐪑𐪒𐪓𐪔𐪕𐪖𐪗𐪘𐪙𐪚𐪛𐪜𐪝𐪞𐪟𐪠𐪡𐪢𐪣𐪤𐪥𐪦𐪧𐪨𐪩𐪪𐪫𐪬𐪭𐪮𐪯𐪰𐪱𐪲𐪳𐪴𐪵𐪶𐪷𐪸𐪹𐪺𐪻𐪼𐪽𐪾𐪿𐫀𐫁𐫂𐫃𐫄𐫅𐫆𐫇𐫈𐫉𐫊𐫋𐫌𐫍𐫎𐫏𐫐𐫑𐫒𐫓𐫔𐫕𐫖𐫗𐫘𐫙𐫚𐫛𐫜𐫝𐫞𐫟𐫠𐫡𐫢𐫣𐫤𐫦𐫥𐫧𐫨𐫩𐫪𐫫𐫬𐫭𐫮𐫯𐫰𐫱𐫲𐫳𐫴𐫵𐫶𐫷𐫸𐫹𐫺𐫻𐫼𐫽𐫾𐫿𐬀𐬁𐬂𐬃𐬄𐬅𐬆𐬇𐬈𐬉𐬊𐬋𐬌𐬍𐬎𐬏𐬐𐬑𐬒𐬓𐬔𐬕𐬖𐬗𐬘𐬙𐬚𐬛𐬜𐬝𐬞𐬟𐬠𐬡𐬢𐬣𐬤𐬥𐬦𐬧𐬨𐬩𐬪𐬫𐬬𐬭𐬮𐬯𐬰𐬱𐬲𐬳𐬴𐬵𐬶𐬷𐬸𐬹𐬺𐬻𐬼𐬽𐬾𐬿𐭀𐭁𐭂𐭃𐭄𐭅𐭆𐭇𐭈𐭉𐭊𐭋𐭌𐭍𐭎𐭏𐭐𐭑𐭒𐭓𐭔𐭕𐭖𐭗𐭘𐭙𐭚𐭛𐭜

Et ces passages tirés de l'Hymne au dieu Nil qui se rapprochent tellement de ce qui est dit aux lignes 8-9 de notre texte sur le temple ou la demeure de dieu :



N'est pas connu le lieu où il est.

(SALLIER, II, pl. 12).



Il n'y a pas de demeure à sa mesure.

(SALLIER, II, pl. 12).

Ce n'est point à cause d'une simple ressemblance formelle que nous avons mentionné ces deux dernières citations. On sait que Protée, une des personifications de l'Océan en tant que premier des êtres, *πρωτος*, est appelé dans l'*Odyssée* ⁽¹⁾ égyptien, *αἰγύπιος* et qu'il habite l'île de Pharos à l'embouchure du Nil, le Père des eaux chez les Égyptiens. D'autre part, Phérécyde ⁽²⁾ introduit le Nil dans ses généalogies divines. Nous trouvons même un dernier vestige de cette vénération qu'inspirait la très vieille divinité d'Égypte dans la liturgie du Nil des chrétiens Malkites ou gréco-syriens dont G. Margoliouth nous a traduit le texte syriaque ⁽³⁾. Il n'est donc point impossible qu'un écho des expressions magnifiques consacrées par les Égyptiens pour célébrer leur dieu mystérieux soit parvenu jusqu'à notre auteur.

Si les dieux de la nature, tels le Nil, Râ ou ce dieu Amon dont le nom même signifiait l'invisible, le caché ⁽⁴⁾, conservaient, malgré l'idée sublime que s'en étaient formée des esprits élevés, quelque chose de matériel, la doctrine memphite, ainsi qu'elle apparaît dans le texte de Shabaka ⁽⁵⁾, vint ajouter un degré

⁽¹⁾ *Odyss.*, IV, 385.

⁽²⁾ *Schol. Apollon. Rhod.*, III, 1185, édit. Sturz, p. 141.

⁽³⁾ G. MARGOLIOUTH, *The Liturgy of the Nile*, reprint from the *Journal of the Royal Asiatic Society*, 1896.

⁽⁴⁾ PLUTARQUE, *De Iside et Osiride*, 9 b-c. éd. Parthey, p. 14.

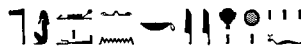
⁽⁵⁾ LEPSIUS, Ptah wurde nicht mit Râ identifiziert, sondern als eine geistigere Potenz angesehen und als solche in der Memphitischen Lehre wenigstens noch über Râ gesetzt (Ab-

handlungen Berlin. Akad., 1851, p. 196). Texte de Shabaka, voir British Museum n° 797. Pour une étude récente du texte : JUNKER, *Die Götterlehre von Memphis* (Schabaka-Inschrift), Berlin 1940, Abhand. der Preuss. Akad. der Wiss., Jahrgang 1939. Voir traduction de Van de WALLE, *Chronique d'Égypte*, XVI, n° 31 (1941), p. 83-84. Cette comparaison de l'univers avec l'homme a fait fortune, témoin le passage déjà vu de Diogène babylonien et une idée analogue dans MAÏMONIDE, *Guide*, I, 72.

encore supérieur de spiritualisme. Avec le schisme atonien c'est à une véritable explosion de panthéisme que nous assistons. « Tu es le Disque, de toi émane l'éternité », s'écrie Akhénaton dans son Hymne au Soleil ⁽¹⁾ devant qui la nature « ivre » de lui est en adoration. Et plus loin :



Tu es le seul unique mais il y a des millions de vies en toi.



Dieu unique il n'y en a pas d'autre égal à lui.

Voici donc une tradition ⁽²⁾, beaucoup plus ancienne que la tradition philosophique grecque et non moins continue, mais révélée uniquement à quelques rares initiés : « Ce n'est pas sans raison, nous dit Plutarque, que les Égyptiens ont placé des sphinx près de leurs temples pour indiquer que la sagesse de leur théologie est tout énigmatique. » ⁽³⁾ Si l'auteur de notre texte a fait quelques emprunts aux idées égyptiennes, il n'a pu le faire qu'inconsciemment et à travers la pensée grecque ⁽⁴⁾. Or, rien n'illustre mieux ce que devient la religion égyptienne, lorsqu'elle est interprétée par les Grecs, que le traité de Plutarque

⁽¹⁾ DAVIES, *The rock tombs of El Amarna*, VI, pl. 32 et 33.

⁽²⁾ Il me serait aisé de puiser dans les livres sapientiaux et les hymnes religieux des Égyptiens des pensées à rapprocher de certains passages de notre inscription mais ce serait là une méthode aléatoire. En effet, ces textes sont formés de résidus de différentes doctrines très anciennes amalgamés longtemps après, alors que leur signification première avait été oubliée ; de phrases qui, détachées de leur contexte primitif, ont changé de sens ; d'expressions d'une interprétation multiple et trompeuse. On croit trouver mentionné, par exemple, un dieu unique alors que le plus souvent c'est par rapport à un lieu déterminé que le texte l'entend. Aussi m'a-t-il paru préférable de mentionner les notions mono-

théistes qui découlent d'une étude d'ensemble de ces textes.

⁽³⁾ *De Is. et Osir.*, 9 a-b, éd. G. Parthey, pp. 13-14. Le sens symbolique que Plutarque donne au sphinx est naturellement fantaisiste.

⁽⁴⁾ Pythagore fut initié aux mystères de l'Égypte, suivant le *Traité sur Isis et Osiris*, 10 a, éd. G. Parthey, p. 15. par un prêtre d'Héliopolis nommé OEnuphis (cf. JAMBlich., *De myster. Aegypt.*, I, 2, p. 3). Platon aurait été en Égypte (Valer. Max., VIII, 7, § 31). Suivant l'école platonicienne, il avait conversé à Saïs avec le prêtre Patineit, à Héliopolis avec le prêtre Ochlapit, à Sebenyte avec le prêtre Éthimon. (PROCL. *ad PLATON, Tim.*, § 31, p. 72). Cf. pour Solon, Thalès, Platon Eudoxe le passage de Plutarque cité dans la même note.

sur Isis et Osiris, où nous voyons les dieux de la Vallée du Nil accommodés en symboles platoniciens. Que restait-il de vraiment égyptien sous les traits de ces deux divinités qui avaient, surtout la première, si rapidement conquis le monde romain, en couvrant complaisamment de leur autorité tout ce que la pensée murie, le sentiment exalté, l'imagination fiévreuse des hommes de cette époque trouble pouvaient concevoir? On est en droit de se poser la même question au sujet de Sérapis, cet autre dieu gréco-égyptien, création politique des Ptolémées ⁽¹⁾, dont la tendance hénothéiste ⁽²⁾, tout au plus, n'a rien à voir, malgré l'appellation εἰς Ζεὺς Σαράπης, avec le monothéisme proprement dit.

L'auteur de notre inscription a vécu cependant, ne l'oublions pas, à cette époque extraordinaire de l'humanité décrite par Cumont (*Les religions orientales dans le paganisme romain*), où les cultes venus de l'Asie-Mineure, de la Phénicie, de la Perse et peut-être aussi des Indes s'étaient déversés sur l'empire des Césars. Sous leur appareil orgiaque, dont les occidentaux s'étaient d'abord montrés scandalisés, ces cultes apportaient au monde classique desséché par trop de pensée un nouvel influx de vie religieuse et mettaient à la portée de tous le concept d'une divinité connue jusqu'alors par les seuls initiés. Nourri de doctrines astronomiques ⁽³⁾ chaldéennes, caché sous la forme imprécise des divinités sémitiques ⁽⁴⁾, enrichi par la fusion des spéculations religieuses que les différents peuples de l'Orient, mûs par une sorte d'émulation métaphysique, cherchaient à rendre de plus en plus sublimes, apparaissait peu à peu à l'horizon le concept d'un dieu unique, Très-Haut, ὁψιστος, Jupiter summus exsuperentissimus, Sol invictus d'Aurélien, Ba'al-sammîn des sémites, Ahoura-Mazda des Perses qui trônait au-dessus des astres et des mondes. Un trait commun, nouveau pour les esprits d'alors, distinguait tous ces cultes ;

⁽¹⁾ A. BOUCHÉ-LECLERCQ, *La politique religieuse de Ptolémée Soter et le culte de Serapis*, *Rev. Hist. Rel.*, Paris 1902, t. 46, p. 1-30.

⁽²⁾ Mot forgé par Max Müller et employé peu après couramment par de Hartman.

⁽³⁾ Ce caractère astronomique des dieux se rencontre aussi chez les philosophes grecs : ARIST., *De Cael.*, II, 1, 284 a, 2. ARIST., *Fr.* 24 R. = CIC., *N. D.*, II, 16 restat ut *Bulletin*, t. XLIX.

motus astrorum sit voluntarius. *Fr.* 6 R. = SIMPL., *In de Cael.* (I, 9, 279 a, 18), p. 288, 30, HEIB. et PLATON dans *Timée* (47 c. 3). *Les Lois* (VII, 818 b, 2 et ss.). Cf. CLEM. ALEX., *Protrept.*, c. 5, p. 66. ἐπὶ τὰ μὲν θεοὺς εἶναι τοὺς πλανήτας, ὁ γδοον δὲ τὸν ἐξ αὐτῶν συνεστώτα κόσμον.

⁽⁴⁾ Voir Nameless god dans HASTINGS, *Encyclopaedia of Religion and Ethics*, vol. 9, p. 178 sq.

leur dieu de tribal, de national qu'il avait toujours été jusqu'à cette époque tendait à devenir universel ⁽¹⁾. Les Juifs eux-mêmes trahissent déjà depuis longtemps, à côté de leur tendance étroitement raciale, une autre plus élargie, plus compréhensive, due à l'influence de l'exil, ainsi qu'en témoignent des passages tels que celui-ci :

Quia domus mea domus orationis vocabitur cunctis populis.

ISAÏE, LVI, 7, Cf., XIV, 1.

Les mystères avaient déjà frayé le chemin dans ce sens. « Le trait essentiel qui les distinguait — dit Robertson Smith ⁽²⁾, à propos des mystères sémitiques du VII^e siècle avant J.-C. — des vieux cultes publics avec lesquels ils vinrent en compétition, c'est qu'ils n'étaient pas fondés sur le principe de la nationalité, mais qu'ils cherchaient des recrues parmi les hommes de toute race disposés à accepter l'initiation par les sacrements mystiques. »

Plutarque adresse son traité d'Isis et d'Osiris à Cléa également instruite dans les mystères grecs et égyptiens. On se faisait initier à tous les mystères orientaux pour obtenir une garantie d'immortalité plus solide dit H. WEIL dans sa recension de la Psyché de Rohde ⁽³⁾. Cette tendance fut grandement facilitée par la chute des frontières ethniques, commencée avec la conquête macédonienne ⁽⁴⁾, continuée par le règne des Diadoques et achevée par l'établissement de l'Empire romain. Le « génos », la phratrie, la tribu, auxquels l'individu appartenait par sa naissance et auxquels il se sent de moins en moins étroitement lié, tendent à être remplacés par la confrérie à laquelle

⁽¹⁾ Peu à peu les différences entre Grecs et Barbares, entre hommes de tel et tel pays, disparaissent ; c'est ce qui ressort de ce passage de l'Épicurien Diogène d'Oenoanda (II^e siècle ap. J.-C.), fr. 24, col., Will. καὶ ἐκάστην μὲν γὰρ ἀποτομὴν τῆς γῆς ἄλλων ἄλλη πατρίς ἐστίν, κατὰ δὲ τὴν ὅλην περιοχὴν τοῦδε τοῦ κόσμου μία πάντων πατρίς ἐστίν ἢ πᾶσα γῆ, καὶ εἰς κόσμος οἶκος. Ce phénomène avait déjà commencé bien avant et l'on peut voir que l'Égypte, après les conquêtes de Toutmès III, s'acheminait dans la voie du

sentiment international ; lire à ce sujet J. H. BREASTED, *The earliest internationalism* (Lecture on the Earl Fondation, 1918).

⁽²⁾ ROBERTSON SMITH, *Religion of the Semites*, p. 339.

⁽³⁾ *Études sur l'antiquité grecque*, Paris 1900, p. 85-86.

⁽⁴⁾ Le nom d'Alexandre, dit avec raison Droysen, et ceci s'applique autant à la vie politique qu'à la vie morale et religieuse, représente la fin d'une époque et le commencement d'un âge nouveau.

il se rattachera désormais par un libre choix. Son culte d'ancestral devient individuel, son dieu de national devient cosmique.

Voici esquissés en quelques mots les courants d'idées, où pouvait puiser le philosophe inconnu qui a tracé les neuf lignes de notre inscription. Or, si après avoir relu notre texte, nous parcourons les écrits hébraïques ou ceux des chrétiens contemporains, nous serons aussitôt frappés par une différence fondamentale de ton. D'un côté une absolue sérénité de penseur, de l'autre des expressions passionnées et des invectives ⁽¹⁾. Cette antinomie se traduit même dans la terminologie, là où nous trouvons *ἀγάλματα* un Juif ou un Chrétien aurait mis *εἰδωλα* ⁽²⁾. Si l'on pousse plus loin l'examen, il saute aux yeux que la même opposition essentielle existe entre l'esprit de notre texte et toutes les religions que nous avons énumérées. D'une part, pensée philosophique, laïque, inexorablement rationnelle, développée au détriment de la vie religieuse; d'autre part, croyances issues de civilisations sacerdotales, dont les savants se confondent avec les prêtres pour donner à la religion une puissance inconnue ailleurs. Pratiques machinales, rites inintelligibles de la religion gréco-romaine dépouillée, à la longue, de toute pensée, ou exaltation dyonisienne, mysticisme exacerbé des cultes orientaux, le contenu de notre texte diffère autant des uns que des autres.

De plus, si les neuf lignes tracées sur la panse du vase représentent, ainsi que nous le pensons, le résumé de la doctrine contenue dans le rouleau de papyrus que renfermait celui-ci ⁽³⁾, on ne peut s'empêcher d'être surpris de

⁽¹⁾ Ce contraste entre l'attitude des philosophes et celle des Juifs et plus tard des chrétiens est mise en relief par le passage suivant de Celse *ap. ORIG., C.C., VII, 62* : *Ἡράκλειτος μὲν οὕτως· οἱ δὲ ἄντικρυς τὰ ἀγάλματα ἀτιμάζουσιν*. C'est que pour les uns l'idolatrie était une erreur, pour les autres c'était un crime. Cf. JUSTIN, *1^{re} Apologie*, IX, 3. Cette lutte contre l'anthropomorphisme, qui « est une impiété plus vaste que l'océan » *ὑπερὸν καὶ πᾶν ὁκεανὸν ἀσέβεια* (PHIL., *De conf. ling.*, I, 425), s'est exacerbée à l'époque hellénistique et romaine par une sorte d'instinct de conservation de la race (JOSEPH, *Ant.*, XV,

8, 1-2; XVII, 6, 2; XVIII, 3, 1; *Bell. Jud.*, II, 9, 2-3).

⁽²⁾ Voir dans Ch. CLERC, *Les théories relatives au culte des images*, p. 132, n. 3, comment le mot *εἰδωλον* traduit dans la version des Septante toutes les épithètes injurieuses qui ont exprimé le dégoût des Israélites pour les dieux païens.

⁽³⁾ Depuis l'époque la plus reculée, on avait l'habitude de renfermer les papyrus dans des vases en terre; voir ce que dit J. PASSALACQUA dans son *Catalogue raisonné et historique des antiquités découvertes en Égypte*, Paris 1825, p. 207, à propos du Papyrus médical de Berlin

l'absence de toute inquiétude eschatologique dans ce texte écrit en Égypte, le pays même où le souci de la vie future a le plus accaparé la pensée des hommes. Ce trait, à lui seul, prouverait l'origine irreligieuse ou si l'on veut areligieuse, de notre texte.

Philosophe décidément ou se prétendant tel, essayons de déterminer l'orientation de notre auteur, au milieu des sectes qui se partageaient à cette époque les faveurs de l'élite cultivée. Résumons pour cela sa pensée :

Lignes 1-4. — Inanité des représentations sensibles des dieux, qu'ils soient zoomorphes ou anthropomorphes. Même Osiris et Isis, dont le culte jouissait à cette époque d'une si grande faveur, ne sont pas épargnés. En cela il suit la tradition des philosophes grecs qui, dès l'aurore de la philosophie, ont tendance, ainsi que nous l'avons vu plus haut, à se faire une idée sur les dieux de plus en plus éloignée du vulgaire ⁽¹⁾. Épicure refuse toute forme sensible à la divinité, il s'attaque même au caractère astronomique que Platon et Aristote avaient voulu donner au Panthéon hellénique ⁽²⁾.

Lignes 5-8. — L'existence du divin n'est point niée, malgré l'affirmation qu'il ne peut être connu par les sens. *Les dieux existent* — dit Épicure dans un esprit analogue à celui de notre auteur — *la connaissance que nous en avons est une chose évidente. Mais qu'ils soient tels que la foule les imagine, non. Car la*

publié par Brugsch et découvert par lui : « Le grand manuscrit hiéroglyphique 1558... était renfermé soigneusement dans un vase de terre cuite, avec le manuscrit 1559... Ce vase fut découvert isolé dans les ruines à une profondeur d'environ 10 pieds, près des pyramides de Sakarah à Memphis. » Pour les papyrus contenus dans un vase, cf. l'histoire véridique de Satni-Khamois dans G. MASPERO, *Les Contes populaires de l'Égypte ancienne*, 4^e édit. 1911, p. 166 et note au bas de la page. Rappelons qu'Apollonius Dyscole vivant à Alexandrie s'était vu réduit, par suite de sa pauvreté, à écrire ses ouvrages sur des fragments de poterie. E. EGGER, *Apollonius Dyscole. Essai sur l'histoire des théories grammaticales*

dans l'antiquité. Paris 1854, p. 8.

⁽¹⁾ A propos de Démosthène conseillant à l'Assemblée de « reconnaître le roi (Alexandre) comme fils de Zeus, ou même comme Poseidon, si ça lui fait plaisir », Wilcken (*Alexandre le Grand*, tr. fr., p. 216) remarque que « dans ces milieux émancipés pour lesquels le polythéisme avait perdu sa signification on ne pouvait plus s'échauffer sur une affaire de cet ordre ».

⁽²⁾ Épicure combat l'école platonico-péripatéticienne sur le point des astres dans sa Lettre à Hérodoté. Cf. BIGNONE, *L'Aristotele perduto e la formazione filosofica di Epicuro*, 2^e v, Florence 1936, II, p. 355-538.

foule ne sait pas garder intacte la notion qu'elle en a dans l'esprit. Et l'impie n'est pas celui qui détruit la croyance aux dieux de la foule, mais celui qui attribue aux dieux les caractères que leur prêtent les opinions de la foule, etc. ⁽¹⁾.

Lignes 8-9. — Inutilité du temple, dieu n'en ayant qu'un seul : le monde. Pour Épicure le *divum numen* résiderait dans les μετακόσμια ⁽²⁾, les intermundia ou intervalles entre les mondes dont l'ensemble constitue le Monde.

Le texte s'arrête ici, sans qu'on puisse distinguer sur le vase la moindre trace de lettres effacées, le moindre indice qu'il pouvait y avoir une continuation. Cela est voulu et conforme à la pensée de l'auteur, il n'y avait rien de plus à dire. On était en droit de s'attendre à quelques mots, quelque allusion à la destinée de l'homme, aboutissement habituel de toute philosophie, mais rien. Ce silence qui peut paraître, pour le moins, étrange est, croyons-nous, significatif. Aucun homme instruit, il est vrai, ne croyait plus aux enfers tels que les représentait la mythologie gréco-romaine ; on connaît les railleries de Juvénal et de bien d'autres écrivains ⁽³⁾. Mais l'aspiration de l'âme à une survie ne s'était point éteinte, elle. Bien au contraire, il semble que ce désir d'un meilleur au-delà, aiguë par les malheurs du temps, avait atteint son paroxysme. C'est même là, ainsi que le fait remarquer Cumont, une des raisons principales de la faveur dont jouirent alors les cultes orientaux ; ils apportaient chacun sa promesse. Seuls les épicuriens, au milieu de tous ces regards tournés vers une autre vie, gardaient les leurs obstinément fixés sur notre existence terrestre et se moquaient du finalisme anthropocentrique des stoïciens. Leur maître, Épicure, n'avait-il pas comme but déclaré de vaincre la superstition, δεισιδαιμονία ⁽⁴⁾, qui fait vivre l'homme dans la crainte continuelle de la mort ? *Habitue-toi*, dit sa lettre à Ménécée ⁽⁵⁾, *à vivre dans cette pensée que la mort n'est*

⁽¹⁾ *Lettre à Ménécée*, trad. A. Ernout dans commentaire de Lucrèce, Paris 1925, p. cvii, 123.

⁽²⁾ καὶ ἐν κόσμῳ καὶ ἐν μετακοσμίῳ, ὃ λέγομεν μεταξὺ κόσμων διάστημα note du bas de la trad. par A. ERNOUT de la *Lettre à Phylotès*, p. LXXXIX.

⁽³⁾ JUVÉNAL, II, 149-152 ; CIC., *Tusc.*, I, 5, 10-16, 12 ; 21, 48 ; *Nat. Deor.*, II, 2, 5 ; CALLIMAQUE, *Epigr.*, XIII.

⁽⁴⁾ πῆρας ἐστὶ τοῦ βίου πᾶσι ἀνθρώποις ὁ

θάνατος· τῆς δὲ δεισιδαιμονίας, οὐδ' οὗτος. ἀλλ' ὑπερβάλλει τοὺς ὅρους ἐπέκεινα τοῦ ζῆν, μακρότερον τοῦ βίου ποιοῦσα τὸν φόβον, καὶ συνάπλουσα τῷ θανάτῳ κακῶν ἐπινοίαν ἀθανάτων. PLUT., *De Superst.*, c. 4. Voir peinture du deisidaimon dans THÉOPHRASTE, *Caractères*, 16. Cf. H. BOLKESTEIN, *Theophrastes Charakter der Deisidaimonia als religionsgeschichtliche Urkunde*, R. G. W., XXI, 2, 1930.

⁽⁵⁾ Trad. A. Ernout, 124.

rien pour nous : car tout bien comme tout mal n'existe que dans la sensation ; or la mort est la privation de sensibilité. La mort n'est rien pour nous : ajoutent les Pensées maîtresses ⁽¹⁾, car ce qui est dissous est insensible ; or ce qui est insensible n'est rien pour nous. Et de ses quatre remèdes les deux premiers ne sont-ils pas ἄφοβον ὁ Θεός, ἀνύποπτον ὁ Θάνατος ⁽²⁾ ?

L'absence significative dans notre texte de toute préoccupation eschatologique, jointe à son contenu général, le rapprocherait de la doctrine épicurienne, cette école, dont nombre de papyrus trouvés en Égypte et à Herculaneum ⁽³⁾ sont un témoignage de sa diffusion.

Évidemment, le bouillonnement d'idées hétérogènes, la fermentation intellectuelle qui distinguent cette époque et dont notre bref exposé des religions orientales a servi à donner un court aperçu, n'ont pas été sans influencer notre auteur et altérer le fond épicurien de sa doctrine. Par exemple, l'expression τὸν πλάσαντα σὲ de la quatrième ligne n'est point conforme à l'affirmation d'Épicure que rien ne se crée : *L'univers, dit celui-ci, a toujours été tel qu'il est maintenant et il sera toujours tel. Il n'y a rien en effet en quoi il puisse se transformer. Et en dehors de l'univers il n'y a rien qui puisse s'y introduire pour le modifier* ⁽⁴⁾. Quant au mot ἀσώματον de la ligne 5, le sens qu'il a dans notre texte est opposé à celui du Maître pour qui ce mot signifie « vide » ⁽⁵⁾.

Sous leur apparente sérénité, ces neuf lignes que s'était probablement tracées le possesseur du vase pour garder toujours présent à la mémoire le résumé d'une doctrine tenue en haute estime, ne manquent pas de nous paraître tragiques, lorsque nous pensons que l'éternel appel vers un meilleur

⁽¹⁾ Trad. *ibid.*, 11.

⁽²⁾ PHILOD. πρὸς τοὺς Στωϊκοὺς (Pap. Hercul. 1005), col. 5, I, 7. καὶ πανταχοῦ παρεπόμενον ἢ τετραφάρμακος· ἄφοβον ὁ Θεός, ἀνύποπτον ὁ Θάνατος, καὶ τάγαθὸν μὲν εὐκτῆτον τὸ δὲ δεινὸν εὐεκκαρτέρητον. Cf. LUCRÈCE, III, 37 seq.

⁽³⁾ A. VOGLIANO, *Epicuri et Epicureorum scripta in herculanensibus papyris servata*, Berlin 1928. Pap. d'Épicure. Th. GOMPERZ, *Herculaneische Studien*, Leipzig 1866. P. Oxyrynch., II, 215

et DIELS, *Ein Epikureisches Fragment über Götterverehrung*, Sitz. Ber., Berlin 1916. Public. Soc. Fouad I^{er} de Papyrol., *Textes et Documents*, IV, Le Caire 1940.

⁽⁴⁾ Lettre à Hérodoté, trad. A. Ernout, p. LXII, 39. Cf. LUCRÈCE, II, 180,

« nequaquam nobis divinitus esse creatam naturam mundi..... »

⁽⁵⁾ Voir au début de cette étude comm. sur la ligne 5.

au-delà, seule consolation de l'humanité sur terre, reste ici sans réponse. Les murailles du monde se sont écartées :

...maenia mundi
discedunt ⁽¹⁾.

Dans cet univers démesurément agrandi par les conquêtes successives, l'individu se voit si petit qu'il se sent réduit à rien. La divinité, de plus en plus sublimée par les spéculations philosophiques, s'est tellement éloignée que tout contact avec l'homme est rompu. Seul un dieu nouveau, une croyance rajeunie peuvent remplir le vide.

⁽¹⁾ LUCRÈCE, III, 16-17. Ceci est aussi vrai au sens intellectuel que physique.



ΑΣΜΜΑΤΑ ΔΑΥΡΙΔΟΣ ΚΑΙ ΙΟΥΔΟΣ
 ΑΝΘΡΩΠΩΝ ΜΟΡΦΩΝ ΚΑΙ ΖΩΟΜΟΡΦΩΝ
 ΘΕΩΝ ΗΙΦΘΑΡΤΗ ΤΟΝ ΑΝΤΕΘΕΟΙΣ
 ΚΑΝΟΥΝ ΜΩΡΟΝ ΤΟΝ ΤΑ ΑΝΤΑ ΣΕ ΠΥΤΤΕΙΝ
 ΤΗΝ ΑΣΜΜΑΤΟΝ ΑΦΑΝΗ ΜΑΧΑΝΟΝ ΚΑΙ
 ΑΥΤΗ ΦΥΓΗΝΟΥ ΤΩ ΑΣΤΗΝ ΕΙΚΑ ΣΑΙ ΔΥΝΑΤΟΝ ΕΣΤΙ
 ΝΟΗΣΕΙΣ ΑΡΟΥ ΧΕΡΣΙ ΕΦΑΥΤΕΣ ΘΑΤΟΥ ΘΕΙΟΥ
 ΔΥΝΑΤΟΝ ΕΙΣ ΕΚΑ ΜΟΝΟΝ ΑΟΟ ΘΕΟΥ
 Ο ΚΟΣΜΟΣ

G. MICHAÏLIDES, Vase en terre cuite.